Histoire des textes

Marietta Horster & Christiane Reitz, *Condensing Texts – Condensed Texts* (Collection « Palingenesia, Klassische Philologie », nº 98) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, x et 764 pages.

Il ne saurait être question, surtout pour un unique recenseur, de donner un compte-rendu détaillé de cet énorme ouvrage, dont le contenu s'étend de l'époque homérique à la période byzantine et qui touche à l'ensemble des littératures grecque et latine. Il est consacré, comme l'indique son titre, aux divers procédés mis en œuvre dans l'Antiquité pour procurer des versions abrégées, résumées, condensées ou contractées, comme on voudra, des textes tant scientifiques que littéraires, et se compose de vingt-six articles (chacun pourvu d'une bibliographie), que suit un index des sources de trente pages. Ces articles sont issus de trois entretiens organisés à la Fondation Hardt, en 2007 et 2008, conjointement par les universités de Mayence et de Rostock ; quatorze d'entre eux sont rédigés en anglais, neuf en allemand, deux en français et un en italien, et ils sont répartis en six chapitres, dont on se bornera à donner ici un aperçu.

Le premier, qui compte cinq études, a pour titre « Literary and textual theory of abridged and condensed texts » ; Marietta Horster et Christiane Reitz s'y interrogent ensemble sur les conditions culturelles et « sociolittéraires » dans lesquelles naquirent, puis se développèrent tout au long de l'Antiquité classique, les diverses techniques d'abréviation et/ou de contraction textuelle, produisant aussi bien les épitomés et les manuels que les florilèges et les textes gnomoniques ; Martin Hose pose la question de savoir dans quelle mesure et quelles conditions est possible une « compression de l'expérience esthétique », en fondant sa recherche sur le cas de la poésie lyrique grecque ; Markus Dubischar étudie la transmission et la survie des divers « textes auxiliaires » ; Markus Mülke scrute le statut et la fonction de l'épitomé, qui dans l'Antiquité fut tantôt critiqué, tantôt considéré comme constituant la meilleure introduction au texte original ; enfin, Jaap Mansfeld met en lumière le fait que la philosophie hellénistique ne nous est le plus souvent accessible qu'à travers des sources qui sont des versions condensées de traités originaux, et qui sont dues parfois à des écrivains prestigieux, tel Cicéron pour le stoïcisme et l'épicurisme.

Le chapitre II, intitulé « Fragmenting texts for linguistic analysis », compte trois articles ayant pour auteurs Pierre Swiggers et Alfons Wouters, Stephanos Matthaios, Anneli Luhtala ; le premier porte sur les textes doxographiques concernant les « parties du discours » et résumant les opinions émises à ce sujet par les philosophes et les grammairiens ; le deuxième examine les divers *excerpta* auxquels s'est peu à peu réduite la lexicographie dans l'Antiquité tardive ; dans le troisième sont interrogées les œuvres grammaticales de Donat, l'*Ars minor* et l'*Ars maior*, qui apparaissent l'une et l'autre comme des condensés d'ouvrages antérieurs, plus particulièrement de l'*Ars grammatica* de Remmius Palaemon, que les traités de Donat devaient en fin de compte éclipser — un peu à la manière, ajouterons-nous, dont l'*Opus agriculturae* de Palladius devait finir par supplanter le traité agronomique de Columelle.

Dans le troisième chapitre, spécifiquement littéraire et du reste intitulé « Condensing literature », sont successivement étudiés : par Judith Mossman les

résumés narratifs (*hypotheseis*) des tragédies d'Euripide ; par Peter Möllendorff ceux des comédies d'Aristophane ; par Christiane Reitz les diverses condensations des textes homériques ; par Tim Whitmarsh les épitomés des romans grecs, au premier rang desquels, bien entendu, *L'âne* de Lucien, qui se présente comme un épitomé des *Métamorphoses* de Lucius de Patras ; par Jason König la *conversational brevity* dans les *Propos de table* de Plutarque ; par Mark Beck la nature et la place des *excerpta* philosophiques dans les divers écrits du même Plutarque réunis sous le titre de *Hypomnemata* ; par Andrew R. Dyck la question de savoir si et dans quelle mesure les textes publiés des plaidoyers de Cicéron en constituent des versions abrégées ; enfin par Marco Formisano et Cristiana Sogno, en anglais mais sous le titre français « Petite poésie portable », les principaux aspects du « centon » dans l'Antiquité tardive, à travers les exemples d'Ausone et de Proba — article intéressant, mais sur la pertinence duquel on peut s'interroger, dans la mesure où le *cento* ne résulte pas véritablement d'une contraction de texte.

C'est à l'historiographie qu'est consacré, sous le titre « Fragments of History », le quatrième chapitre. Guido Schepens et Stefan Schorn y analysent tout d'abord les « raccourcis historiques » pratiqués par les historiens grecs tant classiques qu'hellénistiques, puis ce qu'ils appellent « l'épitomisation » des ouvrages antérieurs dans la période hellénistique ; Bruno Bleckman voit dans les livres de Diodore de Sicile concernant l'histoire de la Grèce aux alentours de 395 ce qu'il appelle « l'épitomé d'un épitomé », à savoir celui d'Œphore de Cymè résumant lui-même les *Hellenica* du brillant historien communément désigné comme « l'anonyme d'Oxyrhynchos » ; Jane Chaplin se penche sur les *Periochae* de Tite Live, incontournables, bien sûr, dans ce contexte, et s'efforce de mettre en lumière tant la personnalité que les tendances politiques de l'*epitomator*, pour autant que l'analyse de ces textes permette de les dégager ; John C. Yardley pose la question *What is Justin doing with Trogus ?*, et répond à cette question en montrant par des analyses précises que, comme l'avait déjà suggéré Paul Jal, Justin, loin d'être seulement un *epitomator* de Trogue Pompée, apparaît comme un historien à part entière ; le dernier article de ce chapitre, dû à Hervé Inglebert, l'un des deux universitaires francophones de l'équipe, est consacré à « Lactance abréviateur de lui-même », plus précisément à la présentation faite par l'écrivain chrétien de l'histoire religieuse de l'humanité, qui diffère sensiblement des *Institutions divines* à l'*Épitomé des Institutions divines* que rédigea Lactance lui-même en tenant compte d'un contexte politique qui n'était plus celui de l'œuvre originale.

Au cinquième chapitre, sous l'intitulé « Fragments of science and concentration of knowledge », la littérature proprement dite fait place à la littérature scientifique, à laquelle ne sont curieusement consacrés que deux articles : celui de Philip van der Eijk traitant des principes et des pratiques de la compilation et de l'abréviation dans les « encyclopédies » médicales de l'Antiquité tardive, et celui d'Olivier Hellmann, relatif aux contractions antiques des textes biologiques, c'est-à-dire pour l'essentiel aux épitomés des traités de zoologie et de botanique d'Aristote.

Le titre du sixième et dernier chapitre, « Virtual libraries », est à première vue un peu énigmatique. Il désigne en fait, tout simplement, d'une part des anthologies de Stobée, à propos desquelles Ewen Bowie étudie les sélections de l'ancienne poésie lyrique, élégiaque et iambique (en particulier les textes de Pindare, Bacchylide et Archiloque), et Rosa Maria Piccione les critères, thématiques et autres, de classement des différents textes réunis dans l'*Anthologion* ; et, d'autre part, la fameuse *Bibliothèque* de Photios, dont Jacques Schamp, sous l'intitulé « Photios abréviateur », présente minutieusement les divers aspects, répartis en deux sous-chapitres dont le premier concerne la littérature profane et le second la littérature chrétienne.

Comme on le voit, il s'agit là d'un recueil certes consacré à des œuvres mineures, mais d'une foisonnante richesse, dans lequel la littérature latine fait assurément un peu figure de parent pauvre, bien que Cicéron, Tite Live et les *Periochae*, Justin et Trogue Pompée, Ausone et Proba, Donat, Lactance enfin y tiennent la place que l'on a vue. Naturellement, même en présence d'un ouvrage d'une telle ampleur, on peut toujours regretter certaines lacunes : il est dommage, par exemple, que le chapitre relatif à la littérature scientifique laisse totalement de côté les textes agronomiques, à propos desquels on aurait pu rappeler que le traité monumental du Carthaginois Magon fit très tôt l'objet de deux abrégés en grec, alors qu'à Rome le Sénat optait pour une traduction intégrale en latin, ou encore montrer que l'*Opus agriculturae* de Palladius constitue dans une certaine mesure un épitomé du *De re rustica* columellien. De même, le traité d'architecture de Faventinus, qui est un abrégé de celui de Vitruve, aurait pu donner lieu à une intéressante étude de méthodologie. On aurait pu par ailleurs, s'agissant des *hypotheseis* du texte homérique, faire une place aux *Periochae Homeri Iliados et Odyssiae* attribuées à Ausone. Le latiniste regrettera aussi, s'agissant des textes philosophiques, de ne pas rencontrer au moins le *De Platone et eius dogmate* d'Apulée, ou bien, dans un tout autre domaine, que les prologues des comédies de Plaute, qui en sont d'authentiques *hypotheseis*, n'aient pas été pris en considération. Mais ces quelques lacunes ne sont mentionnées ici que par acquit de conscience, et n'enlèvent rien à la très grande qualité de cet ouvrage, qui a le grand mérite de braquer le projecteur sur des textes souvent peu connus ou dédaignés. Un ultime regret, qui n'a rien à voir avec les précédents : c'est qu'aucune indication ne soit fournie sur les vingt-huit auteurs de ces articles : qui sont-ils ? à quel établissement d'enseignement et de recherche sont-ils rattachés ? Si grande que soit sans doute leur notoriété, le recenseur avoue sa coupable ignorance concernant la plupart d'entre eux.

René Martin.

Gaia Clementi, *La filologia plautina negli* Adversaria *di Adrien Tunèbe* : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2009, xxvi et 384 pages.

Une introduction rappelle quel érudit fut Adrien Turnèbe (1512-1565) et pose le problème qui sera sinon celui de tout le livre, du moins de sa première partie. Les éditeurs de Plaute indiquent dans leur *siglorum conspectus* : *T codex Turnebi saeculo* IX *tribuendus* ou *T codex Turnebi (nunc deperditus) uel Fragmenta Senoniensia*. À partir des indications fournies par Turnèbe dans ses *Adversaria* et de variantes inscrites à la main dans les marges d'un exemplaire imprimé au XVI^e^ siècle et conservé dans la bibliothèque Bodléienne, Lindsay avait proposé une restitution du manuscrit vanté et discuté par Turnèbe. Deux faits fragilisent la reconstitution de Lindsay : les leçons des *marginalia Bodleiana* divergent parfois de celles que Turnèbe note dans ses *Adversaria* ; Turnèbe, lorsqu'il y discute des leçons plautiniennes, indique leur provenance par des expressions variées dont certaines renvoient sans doute à un manuscrit précis et ancien, d'autres, à des manuscrits humanistes, voire à des éditions imprimées. Dans une première partie, Gaia Clementi présente d'abord les *Adversaria*, sorte de bloc-notes philologique portant sur l'ensemble de la littérature grecque ou latine, publiés partie par Turnèbe à la fin de sa vie, partie après sa mort par son fils. L'auteur s'interroge ensuite sur les *Adversaria* comme source des leçons de *T* ; elle recense les mots par lesquels Turnèbe désigne les documents porteurs de leçons plautiniennes ; elle démonte l'argumentation de Lindsay. G. Clementi confronte ensuite systématiquement, pour le *Pseudolus*, le *Poenulus* et le *Rudens*, les données des *Adversaria* avec celle des *marginalia Bodleiana*, tantôt concordantes tantôt non, puis elle forme quel-

ques hypothèses pour reconstituer *T*. G. Clementi conclut que, aussi imprécis que soit le vocabulaire des humanistes, chaque fois que Turnèbe désigne sa source par *membrana*, *charta*, *pergamena*, il fait expressément allusion à *T*, la plupart du temps les mots *libri ueteres*, *antiqui*, *uetusti*, *autographi*, *exemplaria* renvoient à des manuscrits humanistes ou à des éditions imprimées ; la reconstitution de Lindsay n'est pas entièrement fiable.

La seconde partie reproduit toutes les discussions du texte plautinien contenues dans les *Adversaria*, classées par pièce et numéro de vers et précédées du texte correspondant de l'édition Lindsay.

L'ouvrage comporte encore six planches, reproductions de pages annotées de l'édition Bodléienne (la qualité de la planche II ne permet guère d'y voir ce que décrit l'auteur p. 38), un index des érudits et un autre des passages discutés.

Jean Christian Dumont.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Appien, *Histoire romaine*, tome VIII, livre XIII : *Guerres civiles*, livre I. Introd., texte et trad. par P. Goukowsky, notes par Fr. Hinard (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2008, cclxiv et 212 pages.

Voici enfin dans la CUF, après sa traduction parue dans la *Roue à livres*, en 1993, le premier volume de la série des *Guerres Civiles* d'Appien. En effet, faisant suite au *Livre Africain* et au *Livre Ibérique* (2002), au *Livre Mithridatique* (2003), et au *Livre Syriaque* (2007), Paul Goukowsky se lance dans les *Guerres Civiles*, que nous aurons désormais grâce à ce grand spécialiste français d'Appien, qui s'est adjoint pour ce premier livre la collaboration de notre regretté ami et collègue François Hinard, grand historien de la période concernée.

Comme les auteurs s'en expliquent dans une introduction générale fort nourrie (83 pages), ce que nous appelons « *Guerres Civiles* » correspond à neuf livres de l'*Histoire romaine* dont les cinq premiers seulement nous ont été conservés et dont les quatre autres sont matière à discussion (voir p. ix-xvi). Ces *Guerres Civiles* évoquent les conflits intérieurs qui ont agité la fin de la République romaine depuis les Gracques jusqu'à la prise de pouvoir par Auguste. Ces livres couvrent des périodes chronologiques irrégulières parce qu'ils correspondent à des groupements thématiques. Ainsi, le premier livre, objet du présent volume, relate les événements qui marquèrent l'histoire de Rome de 133 à 64 avant J.-C.

Après l'introduction générale, vient une notice particulière introductive au livre I et présentant les στάσεις depuis les Gracques jusqu'à Sylla (p. lxxxv-ccxliv). L'analyse, très fine et nuancée, que mène François Hinard de l'examen par Appien de cette période éminemment troublée met en relief les qualités et les défauts de cet historien de langue grecque, qui procède à une relecture des faits — fournis sans doute par des sources multiples — orientée par sa vision « impériale » pour donner un sens personnel à ces conflits (voir, par exemple, la préface d'Appien lui-même, I, 1-25). Nous avons là ce qui est sans doute la dernière étude de François Hinard, et sa lecture montre son excellente connaissance de la période concernée (cf. sa bibliographie, fournie p. ccxxxii-ccxxxiv), sa hauteur de vue et